

« **Traité de Navigation** »

J'ai le mal de mer. L'ami Alain en sait quelque chose qui m'invita un jour à faire un tour dans son bateau. J'en fus tout retourné, et encore ce jour-là la mer était relativement calme. C'est que je suis né montagnard. Et ça, c'est quelque chose qui vous marque, je crois, toute votre vie. Cela ne veut pas dire que la mer m'indiffère. Au contraire, elle ne cesse de m'impressionner depuis que je l'ai découverte à l'âge de neuf ans, à Sidi-Ferruch, ce haut lieu du Débarquement. Par la suite, je l'ai pas mal côtoyée, durant toute mon adolescence, à Bougie, sans arriver jamais à l'appivoiser.

Donc, la navigation en haute mer, n'est pas pour moi. Mais en haute montagne, si. Et « sur la grand' mare des canards ». Ou bien dans mon atelier – mon vaisseau – où je vis et travaille en compagnie de « la folle du logis ». A propos, sait-on que la « folle » est aussi un filet de pêche servant à attraper de gros poissons, reconnaissable à ses mailles très larges ? Dieu sait tout ce que l'on attrape à fréquenter assidûment l'autre folle, celle du logis. Le meilleur et le pire.

On l'aura compris, la navigation dont il est question ici est d'une toute autre nature. Rimbaud la connaissait bien qui emprunta « Le bateau ivre » sans jamais quitter la terre ferme et, semble-t-il, sans avoir encore jamais vu la mer. Sans vouloir prétendre me comparer à ce grand garçon « aux semelles de vent », je dirai tout simplement que je suis un grand casanier qui voyage beaucoup dans sa tête et dans ses papiers. Dans toutes sortes de papiers. Ceux des livres, bien évidemment, mais aussi tous les autres, des plus précieux tels ceux à la cuve en provenance des derniers moulins de France et de Navarre, aux plus pauvres comme les papiers et cartons

d'emballage, en passant par les faussement riches papiers publicitaires.

L'atelier est comme un dépôt de papiers de récup. On y trouve de tout, comme jadis à la Samaritaine. Journaux, magazines, cartons d'invitations, affiches, enveloppes kraft, annuaires, cartons de toutes sortes, papiers peints, vieux livres, partitions, agendas, boîtes de chocolats, plans de métro, papiers de soie, buvards, papier essuie-tout, et j'en passe. Tout un attirail ! Il est intéressant de noter que pour le mot « attirail », le dictionnaire donne « Équipement ridicule et encombrant ». Comme cela est vrai ! Il donne aussi « Assortiment de choses diverses et nécessaires à certains usages ». Cet attirail-là m'est en effet indispensable, c'est mon gréement à moi, mes voiles, mon nécessaire de navigation.

L'usage que je fais de tout cet attirail, on peut en voir ici le résultat, du moins en partie. Mais pour arriver à ce résultat, somme toute modeste, que de riches heures passées tout d'abord à rêver, à partir des matières des différents papiers, à voyager à travers les méandres de leurs textures, leurs coloris, leurs fibres, leurs aspects – brillant, satiné ou mat –, leurs grammages, du plus fin au plus épais. Ces rêveries ne sont pas du « temps perdu » comme d'aucuns pourraient être portés à le croire. Elles sont au contraire nécessaires et fécondes. Elles préparent en quelque sorte à la plongée, à la lutte de Gilliatt avec la Pieuvre. Cela ne peut se faire que dans la solitude de l'atelier. On est seul face à soi-même et face à la matière. C'est là que surgissent progressivement les palimpsestes enfouis. C'est là qu'affleurent, à notre grand étonnement, les matières du monde minéral et végétal.

Le corps se souvient. De la marche et des saisons, du soleil, de la neige, de la pluie et du vent. La main surtout se souvient des gestes, de la chaleur et du froid, des blessures et

des caresses. C'est elle qui nous guide à travers les couches de papiers, celles aussi des années, de surprise en surprise, vers la découverte de contrées inconnues que l'on ne peut appréhender qu'avec des moyens rudimentaires et dont on est le premier spectateur, parfois ébloui, souvent déçu. Elle colle, déchire, griffe, lacère le papier dont elle nourrit les strates d'encre et de pigments liés à l'œuf. Elle « écrit » comme serpentent les ruisseaux et rivières à travers les accidents du relief. Elle érode les messages publicitaires, efface leurs mensonges éhontés pour rendre au papier sa pureté ligneuse et vivante. C'est ainsi qu'elle fait naître de nouvelles cartographies, qu'elle dresse pas à pas la carte du Tendre.

On le sait, le peintre est souvent quelqu'un qui aime la cuisine. Il aime bien manger et bien boire. Il aime mijoter de bons petits plats pour les siens et pour ses amis. Ses expériences culinaires, il lui arrive parfois de les transposer dans sa peinture. Pourquoi le nier, la peinture, n'en déplaît à certains, c'est aussi de la cuisine. En peinture aussi, il existe des « recettes ». Seulement, une recette de cuisine ne fait pas forcément un bon plat, et il en est de même en peinture. Je crois pouvoir avancer sans trop risquer de me tromper que la peinture est ce qui reste lorsqu'on a tout oublié, les recettes et tous les enseignements qui les accompagnent. Jean Degottex lance cette affirmation comme une boutade : « Rien avant, rien après, tout en faisant ». Il s'agit de faire le vide au moment de peindre, de partir léger en exploration, sans idées préconçues, tout en étant attentif à ce qui se passe. Tout en faisant confiance à l'œil et la main, ces gardiens de la mémoire.

Hamid TIBOUCHI